

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'Electeur

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année---No. 28.

A. GUERARD & CIE

Quebec, 24 Novembre 1866.

## L'ELECTEUR,

JOURNAL REDIGÉ DANS LES

INTERETS DEMOCRATIQUES

PAR

UN COMITE DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI.

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

### CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 150 par année, payable d'avance pour la ville et de \$ 100 pour la campagne. Ceux qui discontinuent doivent le faire par écrit, et au mois avant l'expiration de leur abonnement.

### Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :

2 insertions	\$ 0.38
4	0.63
8	1.25
24	2.00
48	3.75

Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :

2 insertions	\$ 0.50
4	0.85
8	1.50
24	3.00
48	5.00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO, au Bureau de L'ELECTEUR, à

A. GUERARD et Cie.

### L'ELECTEUR

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue du Port, St. Roch; M. G. A. Delille, Manufacturier de tabac, Faubourg St. Jean; M. Hardy, Libraire, Basse-Ville; M. Belierve et Laforte, Maison des Bains, Haute-Ville; M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Marié, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, Libraire, J. Williams Barbier, côte du Palais, M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

### LA MORT D'UN ENFANT.

Tu connais au jardin toutes les belles roses,  
Toutes les belles fleurs nouvellement écloses :  
Mère, au lieu de pleurer, va vite les cueillir,  
Puis, portant à la Vierge une fraîche guirlande,  
Dis-lui : — C'est la dernière offrande  
D'un pauvre enfant qui va mourir !

Lorsque je serai mort, écoute bien, ma mère,  
Aux genoux du bon Dieu je ferai ma prière  
Et, joignant les deux mains, je lui dirai tout bas  
Qu'il te fasse venir, ô ma mère chérie,  
Car, pour me tenir compagnie,  
Je n'aurai personne là-bas !

### II.

Mais, j'y pense à présent ! tu dois être bien lasse !  
Chacune de tes nuits à mon chevet se passe  
Tu seras mieux après, tâche de sommeiller !  
Allons, attends un peu que mon bras te soutienne.  
Mets ton front près du mien et ta main dans la mienne.  
Et puis dors maintenant... et moi, je vais veiller !

Non ! non ! ne t'endors pas... non !... ouvre ta paupière  
Tu n'auras pas le temps de sommeiller, ma mère !

Mets ta main sur mon cœur que je sens déchirer...  
Oh ! près de mon chevet accourez tous bien vite,  
Embrasse-moi, ma sœur... oh ! ma pauvre petite...  
Comme tes yeux sont gros à force de pleurer...  
C'est que tu m'aimais tant !... quelquefois pour ton frère  
Il faudra faire au ciel une courte prière...  
Adieu... je n'irai plus t'embrasser au réveil...  
Oh ! j'ai vraiment bien froid... Oh ! tout mon corps  
[Frissonne !]  
Mais où donc êtes-vous ?... je ne vois plus personne...  
Oh ! mourir ce matin qu'il fait si beau soleil !

### III.

Le pauvre enfant roulait sa prunelle mobile,  
Il était retombé sur son lit, si débile,  
Qu'il ne pouvait plus se mouvoir.  
Et suivant les progrès de la fièvre fatale,  
Sa mère, avec effroi, vit sur sa lèvre pâle  
S'arrondir un grand cercle noir !  
Puis sa petite sœur vint pâle et évanouie,  
Suspendre encor sa bouche à sa bouche brûlante,  
L'embrasser encore une fois.  
Et lui, montrant le ciel de sa main amaigrie,  
Prononça hautement le saint nom de Marie,  
Et fit le signe de la croix !

TERMINAND DUGUÉ

### FEUILLETON DE L'ELECTEUR.

LE 24 NOVEMBRE.

### IL AURAIT QUARANTE ANS.

Lorsqu'on a vu naître son enfant, qu'on a suivi ses premiers pas dans la vie, qu'on l'a vu sourire et pleurer, qu'on l'a entendu vous appeler *petit père* en tendant vers vous ses petits bras, on croit connaître toutes les émotions paternelles, et, comme rassasié de ces bonnes joies quotidiennes qu'on goûte, on imagine déjà celles du lendemain ; on court en avant, on fouille l'avenir, on est impatient, et l'on avale le bonheur présent à longs traits, au lieu de le déguster goutte à goutte. Mais il suffit d'une maladie du bébé pour vous rendre à la raison.

Pour sentir la puissance des liens qui vous attachent à lui, il faut avoir craint de les voir se briser, pour savoir qu'une rivière est profonde, il faut avoir été sur le point de s'y noyer.

Rappelez-vous ce matin où, ayant relevé les rideaux de son lit, vous avez aperçu dans l'oreiller son petit visage pâle et amaigri. Ses yeux creusés, entourés de teintes bleuâtres, étaient à demi fermés. Vous avez rencontré son regard, qui semblait caché derrière une voile ; il vous a vu sans vous soulever. Vous lui avez dit : Bonjour, et il n'a point répondu. Sa physionomie n'exprimait qu'abattement et faiblesse ; ce n'était déjà plus votre enfant. Il a poussé une espèce de soupir, et ses paupières trop lourdes se sont affaissées. Vous avez pris ses mains longues, transparentes, aux ongles sans couleur ; elles étaient chaudes et humides. Vous les avez embrassées, ces pauvres petites mains ; mais pas un frisson n'a répondu au contact de vos lèvres.

Alors vous vous êtes retourné et vous avez aperçu votre femme qui pleurait derrière vous.

C'est à ce moment que vous vous êtes senti frissonner de la tête aux pieds, et que l'idée d'un malheur possible s'est emparée de vous pour ne plus vous lâcher. A chaque instant vous reveniez vers ce lit et souleviez de nouveaux rideaux, espérant peut-être que vous aviez mal vu ou qu'un miracle s'était opéré ; mais vous vous en alliez bien vite, avec des larmes dans la gorge ; et cependant vous tentiez de sourire pour le

faire sourire lui-même, vous cherchiez à réveiller en lui le désir des choses ; mais rien ! il restait immobile, épuisé, ne se retournant même pas, indifférent à ce que vous disiez, étranger à tout, même à vous-même.

Et que faut-il pour abattre ce petit être, pour l'éteindre à ce point ? Quelques heures seulement. Que faut-il pour l'achever ? Cinq minutes, peut-être !

On sait que la vie tient à rien dans ce corps si frêle, si peu fait pour la douleur. On sent que l'existence est un souffle, et l'on se dit :

« Si celui-ci allait être le dernier ! »

Tout à l'heure il se plaignait ! Il ne se plaint déjà plus. Il semble que quelqu'un l'entoure, l'entraîne et l'arrache de vos bras ; mais alors vous vous rapprochez de lui et le serrez presque involontairement, comme pour lui redonner un peu de votre vie à vous. Son lit est humide des sueurs de la fièvre ; ses lèvres se décolorent. Les narines de son petit nez aminci et desséché se soulèvent et s'affaissent. Sa bouche est grande ouverte. C'est elle, pourtant, cette pauvre bouche rose, qui riait si joyeusement, ce sont là les deux lèvres qui s'appliquaient contre les vôtres... et toutes les joies, les éclats de rire, les folles bavardages sans fin, tous les bonsheurs passés se pressent dans votre esprit, au bruit de cette respiration haletante, tandis que de grosses larmes chaudes tombent lentement de vos yeux.

Pauvre homme ! votre main cherche ses petites jambes ; et vous n'osez toucher sa poitrine que vous avez baisée si souvent de peur d'y rencontrer cette maigreur horrible que vous pressentez, mais dont le contact vous s'effraierait en sanglots...

Et puis, à un certain moment, tandis que le soleil inondait la chambre, vous avez entendu une plainte plus profonde, qui ressemblait à un cri. Vous êtes accouru, son visage était contracté, il vous a regardé de ses yeux qui ne voyaient plus...

Et tout est rentré dans le calme, le silence et l'immobilité, tandis que ses joues creusées devenaient jaunâtres et transparentes comme l'ambre de son collier.

Le souvenir de ce moment-là reste toute la vie dans le cœur de ceux qui ont aimé ; et dans la vieillesse même, alors que le temps a voilé ces douleurs, que d'autres joies et d'autres peines ont rempli les jours, le lit de l'agonisant vous apparaît encore quand on tisonne, le soir. On revoit dans la flamme qui pétille la chambre du bébé perdu, la table où étaient les tisanes, les fioles éparses, tout cet arsenal qui amène la maladie, ces petits vêtements rangés en ordre, qui l'ont entendu si longtemps, dans un coin, ses joujoux délaissés. On revoit jusque sur le papier de tenture la trace de ses petits doigts, et sur la porte des zigzags, qu'il fait avec son crayon ; on revoit ce coin tout barbouillé de traits ou de lettres ou chaque mois on le mesurait ; on le revoit jouant, courant, arrivant en nage, s'échappant dans vos bras, etien même temps on l'aperçoit aussi fixant sur vous son regard vitreux, ou immobile et froid sous un grand linge blanc tout humide d'eau bénite.

N'est-ce pas, vieille grand-mère, que ce souvenir-là vous revient parfois, et que vous versez encore une longue larme en vous disant : « Il aurait quarante ans ! »

Et ne le savons-nous pas, chère vieille, dont le cœur saigne encore, qu'il y a sur son front de votre armoire à glace, derrière vos bijoux, à côté de paquets de lettres jaunies dont nous ne voulons pas deviner l'écriture, qu'il y a, dis-je, tout un petit musée de saintes reliques, des derniers

soufferts avec lesquels il court dans le sable, ce jour où il se plaint du frottement de quelques débris de joujou brisés sur une branche de buis desséchée, un petit bonnet — son dernier — déposé dans une simple enveloppe, et mille riens qui sont un monde pauvre femme! qui sont les mièges de votre cœur brisé.

Les liens qui unissent les enfants aux parents se dénoient. Ceux qui unissent les parents aux enfants se brisent.

La, c'est le passé qui s'efface; — ici, c'est l'avenir qui se déchire!

GUSTAVE DROZ.

Les personnes à qui nous adressons L'ELECTEUR, sont priées de nous envoyer le montant de leur abonnement qui ne peut être moindre que de six mois. Si elles ne veulent pas s'abonner, elles sont priées de le renvoyer.

QUEBEC;

SAMEDI, 24 NOVEMBRE 1866.

Les deux allocutions que Pie IX vient de prononcer devant le consistoire, sur la situation (douloureuse et critique) du Saint-Siège, ont fourni au *Courrier du Canada* l'occasion de faire quelques commentaires. D'après lui, elles portent la consolation dans le cœur des catholiques et la rage dans le cœur des ennemis de l'Eglise. Vraiment, voilà une façon bien étrange d'apprécier l'effet que les paroles du Saint-Père produisent dans le monde. Vouerait-il nous faire croire, par hasard, que les otages du privilège de réveiller tous les mauvais sentiments? De pareilles remarques, de la part d'un journal religieux sont plus faites pour contrister les cœurs que pour les consoler et les faire espérer. La situation du chef de la catholicité est très précaire, nous l'admettons et nous le déplorons; mais faut-il démontrer, aux membres de la plus grande communion de la terre, que le Pape cède devant le grand nombre de ses ennemis? Ses ennemis sont en Italie, et nous ne voyons pas que la question du pouvoir, temporel et controversée, porte à la rage dans ce pays et ailleurs.

On voit que le *Courrier* tient à ce mot rage. Dans le même article, il y a encore: "Ces paroles de Pie IX, seront accueillies par les uns avec un profond respect et par les autres avec une sorte de rage." Dans la phrase suivante, ce n'est plus la même idée. Ces paroles "ne laissent pas sonner indifférent et réveillent les cœurs les moins accessibles aux préoccupations religieuses." Toute à l'heure elles donnaient la rage, maintenant elles sont bien prêtes à convertir les ennemis de l'Eglise.

Où est la logique? où est le bon sens? où est le sentiment élevé et pur de la religion catholique?

La publication du *Journal de Lévis* vient de cesser. Son propriétaire a pris congé de ses abonnés, en des termes pleins d'amertume.

Ce journal a eu successivement pour rédacteurs M. M. Fréchette, Barthe et Tanguay. Le premier de ces écrivains avait su lui donner une allure très libérale et en même temps un cachet littéraire; le second nuança ce libéralisme d'une teinte un peu plus d'indépendance; le dernier se jeta étourdiment dans le parti conservateur. Sa profession de foi fut tirée d'un pied carré, pour nous servir de l'expression de Théophile Gautier. Le propriétaire endossa cette dernière casaque pour attirer les faveurs du gouvernement. Elles ne vinrent pas, peut-être parce que la pitance ministérielle est trop fractionnée, ou parce que la rédaction de M. Tanguay était trop ridicule.

Quoiqu'il en soit, la chute d'un journal est toujours regrettable, et nous ne concevons pas pourquoi la ville de Lévis, dont l'accroissement a été si rapide, ne possède pas deux journaux même. Si l'on doit attribuer la chute du *Journal de Lévis* à l'indécision qu'il a donnée au gouvernement, nous ne voyons pas pourquoi il n'y aurait pas place pour une autre feuille au moins indépendante, et capable d'exprimer, sans se lier étroitement à tel ou tel ministère, les aspirations et les besoins des populations de cette importante localité.

FANTAISIE.

LE MONDE TEL QU'IL DEVRAIT ÊTRE.

(suite.)

Quand tout fut rentré dans le silence, un nouveau nom retentit dans l'espace.

Cette fois, l'individu, sorti des rangs de ceux qui assistaient à ces choses étranges, portait une barbe châtain; c'était un air de benêt se répandait sur toute sa figure. Il avait, sur la tête, un bonnet fait en cône de sucre blanc et ses membres étaient couverts d'une longue tunique blanche qui traînait jusqu'à terre.

"Qui êtes-vous? demanda la voix.

L'homme à l'air benêt plia comme un roseau sous le vent des grèves; et répondit:

"EUGÈNE RENAULT, rédacteur du *Courrier du Canada*."

La voix continua:

"Relève la tête, jeune homme: allons, n'ayez pas honte. Ça ne sera pas long. Vous êtes jeune, vous serez traité selon votre âge.

"Je regrette beaucoup, Renault, de vous voir sur cette sellette, à l'index des mondes entiers.

"Dites-moi, Eugène, pourquoi avez-vous pris chambre dans la barque du journalisme?

"Si, encore, l'expérience, cette bonne mère de l'écritain, était avec vous. Oh! alors, je ne craindrais pas! Elle pourrait vous tendre la main sur le penchant de l'abîme, quand votre faible cerveau ne peut résister à l'attraction vertigineuse des grandes choses. Mais non, vous êtes seul avec votre ignorance, seul avec votre faiblesse. Renault, je vous en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré, retirez-vous, prenez terre et n'écrivez plus.

"Savez-vous ce que c'est qu'écrire? n'avez-vous jamais songé à ce que pose dans la balance d'un pays, la plume d'un bon écrivain? Savez-vous qu'une plume peut quelquefois servir de balancier et faire reprendre l'équilibre à une nation qui sent déjà le vide immense s'ouvrir sous ses pas? La plume pour celui qui sait s'en servir, c'est aussi une massue qui frappe la victime au milieu du front et lui fait mordre la poussière!

"Mais une plume dans vos mains, Eugène, c'est moins qu'une ombre, car une ombre fait peur quelquefois, — ce n'est rien. Quand vous écrivez, on sent le main qui combat avec une arme de géant; cette arme l'épéumonne, le morfond et l'épaise. Il en est de même de vous: Renault, la plume vous tue.

"Comprenez donc, jeune homme, que vous allez à la chasse des idées, et qu'après les avoir mis en joue, vous vous en revendez le sourire aux lèvres, n'ayant à votre gibecière, que des phrases maigres et disloquées!

"Vous vous croyez un aigle, et vous faites mine de mesurer du bec l'oiseau qui bâtit avec vous, dans les champs de la dialectique et du haut langage. Renault, n'approchez pas, ne réveillez personne de peur qu'un œil trop indiscret ne découvre que vos ailes ne sont que des ailes de chauve-souris et que votre long bec n'est qu'un bec de cygne!"

"Votre journal, le *Courrier du Canada*, j'aime mieux ne pas en parler; il n'en vaut pas la peine.

"Retenez bien, dans votre esprit, la sentence qui va sortir de ma bouche.

En entendant ces mots, Renault porta une pli de sa robe blanche à ses yeux. Il pleurait.

La voix:

"Allons, ne pleurez pas. Prenez exemple sur le cultivateur Evanturel qui vient de partir. Vous l'avez vu: il a supporté les instants qui précèdent sa chute, avec un courage que ne montrèrent jamais les premiers Romains précipités du haut de la roche Tarpeienne. Allons plus d'énergie!"

"Renault, si vous eussiez vécu au temps de la république des Timostocle et des Cimon, vous auriez, tout au plus, rempli avec honneur la charge de portefaix. Mais aujourd'hui les temps sont changés. Ceci fait que ma sentence porte."

"Que vous, Eugène Renault, rédacteur du *Courrier du Canada*, soyez conduit de nouveau à votre cabinet, et qu'après avoir brûlé, ou fait brûler tous vos écrits, vous soyez nommé capitaine d'une des goélettes qui font le cours entre l'Isle-aux-Oies et Québec. Là,

Eugène, assis sur la barre du gouvernail, quand la nuit est sereine, tout en fredonnant une chanson familière au marin, vous goûterez ce que cette vie a de beau et de grand. Et vous verrez aussi qu'il vaut mieux naviguer sur les eaux du St. Laurent, que de briser sa barque sur les rochers inhospitaliers de la politique.

Alors, spectacle étrange! je vis, à quelques pas de l'auguste assemblée, couler paisiblement les eaux d'une petite rivière, portant, sur leur dos, une goélette toute fraîche peinte.

Renault, après avoir donné l'ordre de lever l'ancre, monta, au moyen d'une échelle, sur le petit navire. Les voiles s'enflèrent et tout disparut dans une colonne de fumée.

Alors on entendit quelque chose comme un âne qui essaie de braire.

Encore une fois le silence se rétablit et trois nouveaux personnages s'avancèrent dans la plaine. Leur démarche était chancelante, leurs dos voûtés et ils avaient des poucettes aux mains. Ils gravirent, d'un pas fatigué, jusqu'à l'estrade.

La voix, d'un ton solennel:

"Poussières, quels sont vos noms?"

Les trois malheureux répondirent: DENIS, DUFRESNE LE SALE, BELLE-ROSE, députés du peuple.

"Pauvres hommes, reprit la voix, que vous êtes à prendre en pitié!

"Dites, où sont vos droits à cette noble mission? dites, avez-vous les talents et le caractère qui font les hommes d'état?"

"Répondez, j. savez-vous ce que c'est qu'une Assemblée législative? savez-vous que c'est là qu'on édifie les sociétés? savez-vous que c'est dans cette Assemblée que le grand O'Connell se mesurait avec l'aristocratie anglaise, de toute la grandeur que lui donnait le mandat d'un peuple esclave et brutalisé? savez-vous que c'est dans cette Assemblée que Mirabeau enfant, avec les éclairs formidables de sa parole, la révolution de 89? savez-vous, enfin, que c'est au creuset d'une assemblée comme celle là que la constitution américaine a passé, pour resortir ensuite, grande, noble, purifiée, comme doit l'être toute constitution mise au moule par la Liberté?"

"Non, vous ne le savez pas, vous ne devez pas le savoir.

"Car vous n'auriez pas fait, ce que vous avez fait!"

"Si, en hommes de sens, vous vous contentiez de recueillir, avec religion, les principes d'Économie politique qui tombent de la tribune sur vous; — au moins, il n'y aurait pas de mal."

"Mais vous faites plus, j'allais dire moins que cela. Vous escabadez la tribune avec une impolitesse de jockey, et les cheveux en désordre, le visage en feu, vous défilez à l'auditoire qui s'endort, des mots, des phrases et encore des mots. Vous traitez cavalièrement, des questions que vous connaissez à peine. Aussi il est bien de vous voir, louchoyant dans l'incertitude, à la rencontre d'un adjectif et d'un verbe; pallissant à l'approche du valet qui apporte votre potion d'eau sucrée; lisant dans les yeux de votre interlocuteur, ce qui revient au même, dans les escarboucles de vos souliers; allant au pas de charge, venant à l'exorde, tout comme un aveugle qui tâtonne pour retrouver son chemin! Vous ne voyez donc pas, qu'essayant de faire les beaux de la tribune, vous souillez et violez son marbre blanc avec vos sales doigts! La tribune n'aime pas les cheveux lisses et les souliers fins. A elle, avant tout, il lui faut l'âme, il lui faut la parole qui vi au cœur et qui convainc!"

"Arrière! avocat, notaire et major mal peignés! vous n'êtes pas fait pour ces grandes lites de tribune, d'où jaillissent sur les mondes des torrents de lumière et qui aident le peuple à retrouver chemin ou à faire face au progrès qui s'avance! Arrière, brailleurs!"

Et la voix ne dit plus rien.

Mais à l'horizon la foudre commençant à gronder les spectateurs tombèrent à genoux, comme dans l'attente de quelque grande chose.

In effet, on vit s'élever, dans les airs, Denis, Dufresne le Sale et Bellerose!

Quand ils eurent monté comme cela à trois cent pieds du sol, ils se changèrent en quatre boues violettes. Et une pluie de météores inonda la plaine d'un déluge de feu.

Ce fut tout.

JULES FERRARI.

(A. Continuer.)

**THEATRE.**

Un chapitre très curieux à écrire serait celui qui traiterait de l'organisation des théâtres de société.

La première question, et ce n'est pas la moins grosse, c'est, quand le personnel se cherche encore, le choix de la pièce à représenter. Le directeur l'impose toujours : à la lecture, c'est superbe ; il croit que ça fera ; il ne redoute pas du tout l'épreuve de la rampe ; mais... il y a trois rôles de femmes ! gros obstacle ! On n'a pas toujours trois garçons, jeunes et jolis, aux joues duvetées, des Roméo à transformer en Juliette, sous la main. Puis il y a des *trucs*, des décors impossibles, des costumes luxueux. Or modifier quelquefois, on fait subir à la pièce quelques mutilations, ou bien on se remet à chercher. Enfin on a trouvé son affaire, un gros drame. Le drame, pour les amateurs, c'est la barque de Robinson : ça se construit, mais ça ne se lance pas.

Donc la pièce est trouvée. Mais, autres difficultés. Il s'agit de distribuer les rôles. Chacun veut en avoir un beau ; en effet, on a fait le sacrifice de ses soirées, et de sa moustache au besoin ; pourquoi ? Pour un rôle hideux de traître, un Iago quelconque. C'est alors que le directeur ne doit pas fléchir devant les prétentions des amateurs ; ils veulent tous se jeter sur les rôles d'amoureux ! Le jeune premier est jeune et il se croit joli. A lui l'épée, la toque, la guitare à râcler sous le balcon, l'échelle de soie pour y monter ! Prenez garde, 6 papillou, de vous brûler aux feux de la rampe ! C'est toujours là qu'il va s'incendier.

Enfin le directeur a parlé, il a convaincu ; il a son anecdote toute prête, celle d'un acteur qui a fait sa réputation à ne dire que deux mots en remettant une lettre. Ces deux mots sont en vers et je les ai oubliés.

La répétition se fait. Les uns récitent à défier le plus habile sténographe ; un steeple-chase de mots et de phrases qui n'arrivent à l'oreille qu'en bourdonnements ; les autres psalmodient ; les comiques ne le sont pas, ce sont les tragiques qui le sont (comiques.) Ça dure deux mois. Au bout du compte, tous les amateurs, à quelque exception près, auront les gestes et la façon de dire du directeur.

Le grand jour arrive. La toile se lève ; le public, les porteurs de billets de faveur, la musique et le diable de l'indulgence s'en mêlent un peu, tout cela fait un ensemble qui ne déplaît pas trop. Le public paraît content, c'est beaucoup ; car on est si sot, que c'est quasi sur cela qu'on se règle. On a dit M<sup>lle</sup> de Sévigné. Quelquefois, quand la barque de Robinson n'échoue pas, les hués et les sifflets l'aplatissent.

Que vous en semble ? Suis-je assez disposé à la critique ? Je vois déjà le lecteur effrayé de cette entrée en matière, qui a tout l'air d'être faite à l'intention des amateurs qui ont donné leur représentation Mardi soir, au profit de nos incendiés.

Eh bien, non ! qu'on se rassure ! J'ai été empoigné par le naturel et le bon goût qui ont présidé à cette représentation. Je trouve que ce drame de Napoléon II a été choisi avec discernement : on ne vient pas parler ici de Napoléon, de la France, sans que cela produise une vibration. Le directeur a trouvé la corde sensible, et ce n'est pas péché. Je trouve aussi que les amateurs, ont très bien porté le drame tout le long de ses cinq actes, ni trop haut ni trop bas.

C'est le temps de jeter quelques bouquets. M. Châteauneuf, dans le rôle du fils de Napoléon, a un beau doigt, un beau geste, il fait un jeune premier presque complet. Du coup, il se range au nombre des meilleurs amateurs de Québec.

L'archiduc Charles avait un de ces rôles qui exigent un grand effort et beaucoup d'art. Malgré son air un peu bourgeois, M. Gagnon, a très bien interprété le sien ; il a du naturel, vous savez celui qui revient au galop. Voilà un père noble tout taillé pour la bonne comédie. J'en prends note.

Que dire de Lambert-Dumas ? Tout chez lui se prêtait au succès. Il était parfait. Voix sympathique, maître de ses mouvements, physionomie d'un grognard.

La jeune fille, — je ne dirai pas son nom de garçon — avait la parfaite compréhension de son rôle de jeune paysanne. Notons son maintien modeste. Elle savait où mettre ses mains ocellées !

N'était-ce pas une fête littéraire et musicale en même temps ? Un M. Hamel est venu là se faire applaudir à outrance pour une fantaisie de Lavigneur, sur l'air toujours jeune de *Home, sweet home*, qu'il a brillamment interprété sur le violon. M. Desrochers, un jeune professeur de musique, tenait le piano. Puis vint le tour de M. Gingras. Sa voix a toujours le même timbre, la même pureté. Il a dit très sympathiquement les couplets que M. Marçais, le fécond chansonnier, avait composés à l'occasion de la représentation du *Fils de l'aveugle*, il y a quelques années.

Et puis, on verra dans les loges  
De jolis yeux qui pleureront ;  
Ces larmes seront des éloges...  
Les pauvres en profiteront.

N'oubliez pas d'ajouter à tout ce beau programme, si bien rempli, la musique ravissante de l'Artillerie Royale, sous la direction de M. Millar. C'est lui qui a arrangé nos airs nationaux, en ce joli bouquet musical, qui a été si bruyamment applaudi. La petite

comédie, *Prison pour dettes* de Dennery, fut la fusée finale et étincelante de la soirée. M. Mercier conduisit ce gai feu d'artifice ; il en a donné le ton et l'entrain, sans pourtant effacer complètement les autres acteurs qui ont concouru avec talent à ce dernier succès.

Somma, toute la représentation de mardi, a été un beau succès, dont la plus large part doit venir à M. Savard, qui en a été l'intelligent et habile organisateur.

DANIEL D'ARTHEZ.

Nous aurions encore de l'emploi pour trois ou quatre porteurs. Les jeunes gens de bonne volonté, qui veulent bien remplir cette charge, pourront passer à notre bureau. Ils seront libéralement indemnisés de leurs troubles, si, toutefois, ils sont ponctuels dans la vente du journal ou dans la distribution aux abonnés.

**Montant des souscriptions en faveur des incendies de St. Roch et de St. Sauveur jusqu'à cette date.**

Québec.....	\$ 54,268,00
Montréal.....	14,000,00
Trois-Rivières.....	130,00
Ottawa.....	1,140,00
Haut-Canada.....	5,370,00
De la campagne.....	12,252,00
Etats-Unis.....	16,088,00
Prince-Edouard.....	100,00
Nouveau-Brunswick.....	6,000,00
Nouvelle-Ecosse.....	8,080,00
Angleterre.....	81,735,00
France.....	200,00
<b>Total.....</b>	<b>199,403,00</b>

- 61 charges de provision.
- 16 charges de marchandises.
- 378 minots de grain.
- 3,005 minots de patates.

**PENDAISON A MONTREAL.**

Mack de l'Artillerie Royale, condamné à mort pour le meurtre d'un corporal appartenant au même corps, a subi hier le supplice de la corde.

Avant la chute fatale de la trappe, Mack a reconnu et son crime et la justice de la sentence.

**Dernières nouvelles d'Europe.**

(Par le câble télégraphique.)

**LONDRES.**

Lord Stanley, répondant à une lettre au sujet des navires saisis par le gouvernement des Etats-Unis appuie sur ce que nul arrangement ne peut être fait pour considérer leurs réclamations.

M. Bright, dans un banquet réformiste qui a lieu à Manchester, le 21 courant, a puissamment parlé sur les réformes électorales.

**FRANCE.**

On dit que le gouvernement français a reçu la nouvelle que le règne de Maximilien est virtuellement terminé. On mande de plus que le gouvernement a ordonné de faire cesser l'embarquement des munitions pour le Mexique.

**PRUSSE.**

On rapporte que le roi de Prusse a écrit au Pape pour lui offrir protection.

**ROME.**

J. H. Surratt, qu'on accuse de complicité dans le meurtre du Président Lincoln, a été découvert à Rome, soldat dans les Zouaves Pontificaux sous le nom de John Watson. Il a été arrêté sur la demande

du général King : il s'est ensuite échappé de ses gardiens, a sauté pardessus un précipice, et s'est sauvé sur le territoire du royaume d'Italie. Les autorités italiennes sont sur-le-qui-vive et essaient de le reprendre.

**NEW-YORK.**

La fièvre qui s'est déclarée à bord du navire "Mercury" dans son voyage du Havre à ce port, est le choléra asiatique. Elle a fait de grands ravages parmi les passagers.

Le cabinet s'est réuni à Washington pour considérer les dépêches importantes de Paris à l'égard des affaires du Mexique. On croit que ces dépêches de Paris compliquent d'une façon considérable la question mexicaine et peuvent conduire à de sérieux résultats.

**CORPORATION.**

Le conseiller Langlois a présenté hier au Conseil de Ville, une requête de la part de M. Labrecque, et autres pompiers de St. Roch, demandant l'organisation d'une compagnie de sauvetage pour agir dans les incendies.

La question O'Donnell n'est pas revenue sur le tapis.

Jedi, la fête de St. Cécile a été célébrée, pour la première fois, à Québec. Tous s'accordent à dire que le programme a été splendidement rendu. Honneur aux organisateurs de cette belle solennité !

L'espace nous manque pour en donner un compte-rendu.

Quand l'*Electeur* a été fondé à Québec, il y a six mois, l'exiguïté de son format et certaines plaisanteries sur le compte de pauvres inconnus nous firent craindre qu'il ne fût qu'un nouveau petit journal satirique, comme Québec en a tant vu naître et mourir depuis trois ans. Nous nous trompions.

L'*Electeur* a été rédigé avec beaucoup de talent et infiniment d'énergie depuis sa fondation. Il a traité de très importantes questions dans des travaux où l'étude, la modération et l'impartialité se donnaient la main. Il a été sérieux et écrit avec conviction ; dans un style on ne peut plus agréable. Ces qualités lui ont valu le succès.

Aujourd'hui, après 6 mois de publication seulement, il a agrandi son format. Nous l'en félicitons de tout cœur. Ses conditions d'abonnement sont restées les mêmes, \$ 1.00 par année. La modicité de ce prix est bien faite pour accommoder les cultivateurs peu riches, qui désirent souscrire à un bon journal.

(Pays)

**LA BARBE.**

(suite.)

La barbe, comme tous les autres ornements, a été le jouet de tous les caprices de la mode. C'est une curieuse chose que la mode ; un rien la fait naître, un rien la fait changer. L'homme a une soif inextinguible de nouveauté, et son âme ne sera satisfaite que lorsque tous les secrets de Dieu y seront engouffrés pour en remplir le vide. C'est tellement le cas que je parierais ma tête et même quelque chose de plus, s'il le fallait, que si quelques originaux s'avaient de remettre en faveur le costume primitif de l'homme, ils auraient une foule d'imitateurs. Ce serait, dans tous les cas, une formidable économie et un terrible coup pour les manufactures. Mais revenons à notre barbe !

Dans les premiers temps de la monarchie française, tout le monde portait la barbe, respectant ainsi la coutume des anciens Gaulois. Cependant cette mode dura peu, et Agathias, et Apollinaire s'accordent à dire que sous Clovis, "Les Français de sang non royal étaient rasés tout alentour de la tête, excepté les cheveux du coronal qu'ils relevaient en forme de lupe ou d'algrette et qu'ils faisaient retomber sur le front. Ils avaient la barbe rasée, excepté de longues moustaches au-dessus de la lèvre supérieure. Les chefs de l'Etat et les princes seulement conservaient de longues chevelures."

Comme on le voit à cette époque, les Français commençaient déjà à emprunter sur les Gaulois et à prendre sur eux cet ascendant qui dura jusqu'à 89. Les Gaulois singent les francs dans leur manière de porter la barbe, ont une preuve convainquante que les nouveaux arrivés avec leur esprit de fierté et de domination prirent bien

... la haute main sur les affaires de l'Etat, et l'homme n'est pas étouffé de retrouver plus tard, ces mêmes Français dans les fiers seigneurs de la féodalité.

Quoiqu'il en soit, cet état de chose dura autant que la dynastie mérovingienne. Alors la barbe, établie par le grand roi Charles, quitta ses vêtements de deuil et vint triomphalement reprendre sa place, d'abord sous le menton de Charlemagne, ensuite sous celui de ses successeurs.

Remise en faveur, la mode de porter la barbe dura jusqu'à Louis le Jeune, quoique, vers la fin de la seconde dynastie et le commencement de la troisième, elle commençait à tomber en désuétude.

On la porta fort courte, ainsi que la chevelure, depuis Hugues Capet jusqu'à Louis VII. Même le peuple, revenant à son ancienne coutume, ne portait plus que les moustaches.

Abandonnée par le père de Philippe-Auguste, la barbe fut un laps de temps considérable sans rétablir le trône et par conséquent le peuple, car alors, les modes venaient de haut en bas aujourd'hui, c'est le contraire, du moins pour le sexe, se sont les grisettes qui font la mode.

Elle végétait donc ça et là sous quelque menton isolé, lorsque François premier, voulant cacher la cicatrice d'une blessure qu'il avait reçue dans une partie de plaisir, se laissa pousser la barbe, cela fut suffisant pour que tout le monde voulut avoir de la barbe au menton.

Henri VIII portait de médiocre grandeur. Depuis Louis XIII jusqu'à nos jours, les Français n'ont guère porté que la moustache et l'impériale. Cette jolie mode qui donne à la figure un aspect spirituel et audacieux semble de voir subsister encore bien longtemps, si l'on en juge par le nombre de ceux qui y sont attachés, non seulement en France, mais encore dans les pays étrangers. C'est une mode essentiellement française, et ici, en Canada, lorsque nous voyons un étranger portant moustache et impériale, nous nous disons immédiatement: *tiens voilà un Français!*

MONTMORENCI.

LA CONISME.

M. LE PRÉSIDENT à la prévenue. — Vous vous appelez femme Laboussière?
LA PRÉVENUE. — Oui, monsieur.
M. LE PRÉSIDENT. — Vous avez volé un manteau?
LA PRÉVENUE. — Oui, monsieur.
M. LE PRÉSIDENT. — Au cocher?
LA PRÉVENUE. — Oui, monsieur.
M. LE PRÉSIDENT. — De M. le ministre d'Hailli?
LA PRÉVENUE. — Oui, monsieur.
M. LE PRÉSIDENT. — Pour un manteau?
LA PRÉVENUE. — Oui, monsieur.
M. LE PRÉSIDENT. — Valant 250 francs?
LA PRÉVENUE. — Avec beaucoup de volubilité.
M. LE PRÉSIDENT. — Est-ce la misère qui vous a fait faire cette mauvaise action?
LA PRÉVENUE. — Oui, monsieur.
M. LE PRÉSIDENT. — Comme la prévenue a évidemment du goût pour les formes laconiques, M. le président entend la déposition d'un témoin qui rapporte avec un peu plus de détails les circonstances de ce vol. Il en résulte que la prévenue s'est présentée hardiment dans l'hôtel de M. le ministre d'Hailli et qu'étant entrée sans façon dans une chambre dont la porte se trouvait ouverte, elle avait fait main basse sur le manteau du cocher, qu'elle emportait sans bruit sous ses cotilles, et qu'elle aurait définitivement gardé sa propriété, si elle n'eût été poursuivie par un domestique qui l'aurait aperçue. Elle fut arrêtée par plusieurs personnes qui causaient sur le seuil de l'hôtel.

... aussi, la femme Laboussière, a-t-elle été condamnée à trois mois de prison.

— Oui, monsieur, dit-elle encore, et après une profonde révérence elle se retire.

M. de C. un mari qui fait le beau, se regardait un soir dans la glace, en passant dans le salon.

— Sa femme entra dans le salon deux minutes après.

— Dieu! s'écria-t-elle, comment laissent-ils la corne brulée!

Les courriers de modes nous annoncent que le noir sera très porté cet hiver. On élucubre dans les officines spéciales des robes un cachemire noir brodés en perles à l'instar des paletots brodés de jais qui ont eu tant de vogue cette saison. Ces paletots étaient déjà d'un bon poids: que sera-ce pour une robe?

— Pour la toilette, pour les répaulés, et pour la bourse!

On prétend cependant dans les centres autorisés que les toilettes seront économiques cette année, parce que les robes plus étroites et plus courtes laisseront la possibilité d'utiliser les costumes défranchis qu'on portera étages en dessous. Suppression de la moitié de l'étoffe qu'on employait auparavant... c'est quelque chose.

Pourvu maintenant que la sautoie ne revienne pas plus cher que le poisson! C'est à dire que la garniture ne coûte pas deux fois le prix de la robe!

C'est là ce qu'il faudra voir. Je ne méfie des économies de toilette. Les chapeaux à l'amballe faisaient peu de volume... et la note était plus grosse que le chapeau.

Un journal américain rappelle l'anecdote suivante sur le président Lincoln:

— Lord Lyons, alors ambassadeur anglais à Washington, fut reçu par M. Lincoln en audience particulière pour lui notifier le mariage du prince de Galles avec la princesse Alexandra. La seule réponse que fit le président fut celle-ci:

— Va, dit-il à M. Lyons, qui était célibataire, va et fais de même!

On lit dans les journaux de Copiapo (Chili) du 16 août:

Hier a été célébré dans l'église de la Merced, un Te Deum solennel à l'occasion de la fête nationale de l'Empereur des Français. La ville de Copiapo, centre des mines les plus importantes de l'Amérique du Sud, est habitée par un grand nombre de Français; les résidents de cette nation s'étaient empressés de répondre à l'appel de leur vice-consul, M. Vattier, à qui était due l'initiative de cette manifestation patriotique. Une foule immense remplissait d'agréable à cette cérémonie, inusitée dans notre ville, assistaient les autorités locales et les divers agents consulaires étrangers.

Tous le monde sait que Charlemagne aimait beaucoup les femmes, mais tout le monde ne sait pas qu'il trouva une cruelle dans Sirene. Amberge. Un jour qu'il la poursuivait, elle tomba en fuyant de chambre en chambre, et se cassa le bras.

LE GLANEUR.

ANNONCES.

THIBAudeau, THOMAS & CIE. IMPORTATEURS DE MARCHANDISES Anglaises, Françaises, Allemandes, Américaines, etc. L'encignure des rues St. Pierre & Sous-le-Fort, Québec à Montréal, Thomas, Thibaudeau & Cie à Manchester, Thomas et Thibaudeau.

... réparations de Chronomètre, Montre, Pendule, Baromètre, Boîte à Musique, &c., faites avec soin, et à des prix modérés.

N. B. La réputation d'habileté dont il jouit, et la longue expérience qu'il a acquise dans son art, lui font espérer qu'il donnera pleine et entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage.

A. SAVARD HORLOCER DE LA MARINE. BASSE VILLE. Réparations de Chronomètre, Montre, Pendule, Baromètre, Boîte à Musique, &c., faites avec soin, et à des prix modérés.

G. NOREAU. HORLOCER & BIJOUTIER, RUE DU PONT, ST. ROCH. Tient constamment un assortiment de Bijoux, tels que: MONDRES, BAGUES, BRACELETS, &c. C. N. Exécute et répare tout ce qui concerne la Bijouterie.

T. GASTONGUAY. PHOTOGRAPHE. 481 RUE ST. JOSEPH, ST. ROCH DE QUÉBEC.

Cet établissement est aujourd'hui en état de rivaliser par la ressemblance et la perfection de ses portraits avec aucun atelier de première classe. N. B. Il offre en vente, la photographie du terrain dévasté par le terrible incendie du 14 octobre, qui excite l'étonnement et l'admiration.

S. D. VACHON. PROFESSEUR DE MUSIQUE. Donné des leçons sur le Violon, Violoncelle, Guitare, &c., à domicile. S'adresser chez Jos. Lyonnais, Luthier, No. 324, rue St. Joseph, St. Roch, Québec.

MAGASIN DE CHAUSSURES JOSEPH LECLERC. 32 Rue Craig, St. Roch, 32. Possède un riche assortiment de chaussures pour Dames, Messieurs et Enfants; faites avec tout l'art possible. PRIX MODÉRÉS.

FRESH OYSTERS! From St. Simon. JUST ARRIVED BY THE SCHOONER M. MARIE THERMINE For sale.

AT RENAUD'S WARF. On exécute à l'établissement de l'Electeur toute espèce d'impressions de ville: CARTES D'AFFAIRES, ENTIETES DE COMPTES, LETTRES FUNÉRAIRES, PROGRAMMES, CIRCULAIRES, &c., &c., &c.

Les commandes seront remplies sous le plus court délai, avec le plus grand soin possible et au prix le plus modique que partout ailleurs. A. GUERARD & CIE.